



MOHAMMED DIB

*Les Terrasses
d'Orsol*

z

« Un classique du réalisme fantastique. » François Angelier, *Le Monde des livres*

« Le pionnier du roman algérien se livrait à une audace littéraire et géographique. Dib sortait du périmètre algérien et offrait à son héros (et à ses lecteurs !) une évasion poétique et amoureuse. » *Le Français dans le Monde*

« Questionnement et inquiétude sont les moteurs de ce texte, réédité en poche, qui donne à comprendre dans une langue magnifique la douleur de l'exil. »
Edith Wolf, *La Nouvelle Revue Pédagogique*

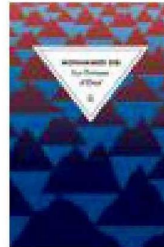


IL FUT UN TEMPS OÙ LES MOTS « ÉPICIER » ET « ÉPICERIE », la noix de muscade et le clou de girofle, n'évoquaient pas tant le petit commerce, avec sa routine maussade et son gérant pointilleux, que la course au large, le merveilleux exotique et l'impérialisme colonial. Ce monde où l'épice-reine enfièvre le monde, où la figure de proue détrône la tête de gondole, Romain Bertrand y plonge à pleins bras, nous offrant une tonitruante évocation des gestes de Magellan (1480-1521) et d'Elcano (1487-1526); les premiers, entre 1519 et 1522, à « ceindre le monde » – à effectuer une circumnavigation. Sagas, certes, mais qu'on livre là débarbouillées de toute une mythologie super-héroïque, donnant toute sa part à l'énergie exploratrice et aux ripostes combattives des Asiatiques: « *L'Histoire ne commence pas avec l'arrivée des Européens en Asie. Elle les y attend, un sourire narquois au coin des lèvres.* »



Le Magellan que l'historien nous peint au couteau, archives en mains, n'est plus le gaillard inébranlable de la tradition, mais un Portugais de petite taille, traînant sa jambe droite tel un boulet, ingénieux navigateur mais cruel et sanguinaire maître du bord, mort d'un coup de lance sur l'île de Mactan. Un homme dont la vie culmine avec la découverte du cap qui portera son nom à l'extrême pointe de l'Amérique du Sud, point du globe qu'il nomme d'emblée, soulevé par la joie, « *cap du désir* ». « *L'homme qui rejoint son désir, écrit Bertrand, l'homme qui donne à cela même qu'il convoite le nom de sa convoitise – et qui, pour finir, abolit entre son rêve et lui tout écart en baptisant à sa semblance un danger en forme de détroit...* » Une ouverture en fanfare pour le nouvel habillage de la collection de poche des Editions Verdier.

S'IL Y A CEUX QUI NE SAVENT PAS OÙ ILS VONT et ce qu'ils vont trouver (les grands découvreurs lancés sur la mer des Ténèbres), il y a ceux qui savent très (trop) bien où on les envoie, mais qui chavirent en réalisant ce qu'ils découvrent, comme le protagoniste des *Terrasses d'Orsol* (1985), roman



influencé par des séjours en Finlande du romancier algérien francophone Mohammed Dib (1920-2003). Si Eid, le fonctionnaire héros, est envoyé à Jarhber, c'est pour une mission d'étude. Il y vivra, en deux temps, une aventure sidérante: d'abord, grâce à la découverte, au cœur d'une ville au calme

suspect et à l'architecture énigmatique, d'une fosse où grouillent et s'entremêlent des corps singuliers, fosse dont personne ne souhaite parler; ensuite en rencontrant, lors d'un séjour insulaire, la figure énigmatique d'Aëlle, femme-sphinx.

Une aventure aux parages des récits de villes incertaines, randonnées improbables marquées par l'exploration de topographies aberrantes et l'apparition de figures fantastiques. Mais c'est à la singularité brûlante et hoquetante de la voix monologuée et écharpée qui porte le récit de créer véritablement le climat du roman: sentiment vertigineux entre cauchemar et acuité réaliste, demi-sommeil ou lucidité d'enquêteur. Un classique du réalisme fantastique.

LE MOT « REQUIEM » ÉVOQUE LE CHANT DES MORTS, pour les morts, mais son véritable sens est « repos ». Et c'est bien de vision reposée, de calme propice dont fait son pain



Requiem (1967), du poète suisse Gustave Roud (1897-1976), un herbier d'éclats intérieurement, fruit de trente ans de méditation et de collecte visionnaire, dont son préfacier, Claro, écrit: « *A la consommation des siècles, le poète oppose la consommation des jours, en une gerbe aussi savante que fiévreuse – que seule la neige de la page a le pouvoir d'apaiser.* » ■

► **Qui a fait le tour de quoi? L'affaire Magellan**, de Romain Bertrand,

Verdier, « Poche », 186, 9,50 €.

► **Les Terrasses d'Orsol**, de Mohammed Dib, Zulma, « Poche », 186 p., 9,95 €.

► **Requiem et autres poèmes**, de Gustave Roud, préface de Claro, Zoé, « Poche », 150 p., 10 €.

PHOTOS BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL, ANNIE CIVARD, BRUNO LEVY

Edition : Du 27 au 28 avril 2024

P.36-37

Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 1029000



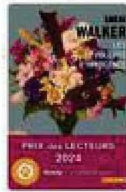
Journaliste : -

Nombre de mots : 166

LIVRES/

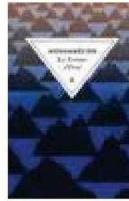
POCHES

SARAI WALKER
LES VOLEURS D'INNOCENCE
 Traduit de l'anglais
 (Etats-Unis) par Janique
 Jouin-de Laurens.
 Totem, 608 pp., 11, 90 €.



«Lorsque l'on vit en se méfiant de soi-même, il est possible de s'adapter aux circonstances, mais des vestiges de ce que vous êtes au plus profond de vous demeurent. Une part de sauvagerie qui ne peut être domptée.»

MOHAMMED DIB
LES TERRASSES D'ORSOL
 Zulma, 192 pp., 9, 95 €.



«Je suis revenu. Je n'ai pas attendu pour rentrer à l'hôpital, je n'ai pas demandé mon reste. De toute façon, je n'aurai pas su quoi faire d'autre, il ne m'est pas venu une idée. Et je me pose et repose la question : que s'est-il passé ?»

GARY VICTOR
MAUDITE ÉDUCATION
 Philippe Rey «Fugues»,
 288 pp., 9,50 €.

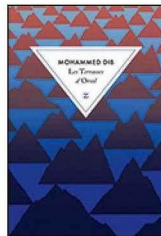


«Aujourd'hui, je ne puis penser à mon père sans me souvenir de sa bibliothèque, lieu où mon imaginaire a pris son envol, lieu creuset de ce que je suis devenu. La bibliothèque de mon père avait pour lui une valeur surtout sentimentale.»

Edition : Mars - avril 2024 P.71
Famille du média : Médias
professionnels
Périodicité : Bimestrielle
Audience : 60000
Sujet du média : Education-Enseignement



Journaliste : -
Nombre de mots : 57



Ali Rebeïhi, *Le Bonheur est dans le crime*, Le Livre de Poche

La réédition du premier volet d'un triptyque « scandinave » paru en 1985. Le pionnier du roman algérien se livrait à une audace littéraire et géographique. Dib sortait du périmètre algérien et offrait à son héros (et à ses lecteurs!) une évasion poétique et amoureuse.

Edition : Mars 2024 P.9
 Famille du média : Médias professionnels
 Périodicité : Trimestrielle
 Audience : 25100
 Sujet du média : Education-Enseignement



Journaliste : Édith Wolf
 Nombre de mots : 243

ACTU
 Livres

À lire aussi



Récit adulte

> Mohammed Dib,
Les Terrasses d'Orsol,
 Zulma poche,
 192 pages, 9,95 €

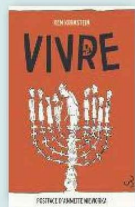
Eid est envoyé en mission à Jarbher, une ville magnifique dont il découvre qu'elle cache l'existence d'une fosse où croupissent des êtres monstrueux. Obsédé par sa découverte, Eid tente de comprendre ce qu'est Jarbher, où lieux et personnages se présentent comme des énigmes. Questionnement et inquiétude sont les moteurs de ce texte, réédité en poche, qui donne à comprendre dans une langue magnifique la douleur de l'exil.



Roman jeunesse

> Martine Pouchain,
Liverpool-sur-Seine,
 Éditions Thierry Magnier,
 342 pages, 15,90 €

Le cadre : une ancienne cité ouvrière du Nord, une famille abimée par l'alcoolisme du père et un héros adolescent qu'un accident a privé de ses jambes. Dans cet univers sombre, l'auteure compose un récit plein d'humanité, éclairé par la figure de Sami, l'épicier d'origine syrienne. Malgré le racisme et l'égoïsme ambiants, sa bienveillance permettra au héros de croire à la possibilité du bonheur.



Tous publics

> Ken Krimstein, *Vivre*,
 traduit de l'anglais par
 Gaïa Maniquant-Rogozyk,
 Christian Bourgois éditeur et
 Fondation pour la mémoire de la Shoah,
 218 pages, 25 €

En 2017 on retrouve à Vilnius, cachés depuis 1939, des cahiers où des adolescents ont écrit des récits autobiographiques pour participer à un concours organisé par une fondation juive. Le livre propose leur adaptation en BD et des textes documentaires sur leur histoire, facilitant l'accès à l'univers disparu de la Yiddishuanie.

■ Édith Wolf

Les Terrasses d'Orsol, Mohammed Dib (par Yasmina Mahdi)

Écrit par [Yasmina Mahdi](#) 16.05.24 dans [La Une Livres](#), [Les Livres](#), [Critiques](#), [Maghreb](#), [Roman](#), [Zulma](#)

Les Terrasses d'Orsol, Mohammed Dib, éditions Zulma, février 2024, 192 pages, 9,95 €

Edition: [Zulma](#)



Hors lieu / décentrement

Mohammed Dib, né à Tlemcen en 1920 (capitale de l'art andalou), décédé en 2003 à La Celle-Saint-Cloud, poète, romancier, dramaturge, a reçu de nombreux prix prestigieux (Académie française, Francophonie, Mallarmé, Découvreurs de la Ville de Boulogne/Mer, etc.). L'auteur fait partie intégrante du patrimoine des littératures française et algérienne.

Son roman, *Les Terrasses d'Orsol*, commence par la voix d'adresse d'un voyageur pressé, qui consigne des faits et des observations dans un journal, tâche officielle qui lui a été commandée par l'Etat. Mohammed Dib nous entraîne d'abord dans le soliloque fou d'un récitant sans nom ni prénom, lequel déambule et se perd dans les impasses et le rhizome de la ville de *Jarbher*. Il se trouve soudainement enveloppé de « *nappes secrètes* », entouré de forces occultes d'un onirisme noir, cauchemar de Lovecraft. Le romancier use d'un procédé « psychogéographique », assimilé à une sorte de dérive situationniste. En spéléologue, le protagoniste tente de retrouver des traces, une issue et une sortie possibles dans ce curieux itinéraire détourné.

C'est aussi l'histoire d'une révélation où les mots se bousculent dans un scénario de course-poursuite. Les descriptions de l'état mental du narrateur, un homme brisé, lucide mais intransigent, à fleur de peau, sont très cinématographiques. Des incrustations de phrases en

italiques rendent le récit encore plus serré sur lui-même, avec la traque de cet homme pris dans des rouages complexes, au corps menacé d'un mal mystérieux. Or, *Jarbher*, ville située en bord de mer, a la réputation de jouir d'une paix sociale et morale sans équivalent, que le personnage a donc mission d'explorer pour des comptes-rendus de presse. Néanmoins, il découvre un hors-lieu, « *là-bas* », un territoire non défini où se terrent sous les rochers des grottes océaniques, des créatures diaboliques, monstrueuses... Des espèces d'araignées se dissimulent dans cet intermonde de cauchemar – métaphore de la mère tueuse, de la tisserande, de l'inconscient de Dib ? Symboles du peuple d'immigrés, peuplade invisibilisée que seul le chargé de mission distingue ? Ou encore de tout un peuple algérien, prolétariat qui survit tapi, abîmé, en dépit de la violence sourde des nantis à son encontre ?

L'on assiste à un dédoublement, à un décentrement, provoqués par des visions hors-champ. À l'instar de Strindberg dans *Inferno*, l'homme qui provoque l'inconnu et les puissances infernales, à l'âme troublée, ne devient-il pas fou, sombrant cependant petit à petit dans la paranoïa, confronté comme il l'est à « *une énigme* », ainsi qu'à l'incompréhension de son entourage ? Néanmoins le reporter est un hôte invité qui profite d'un certain luxe : « *Somptuosité de la vaisselle et des cristaux, fleurs, candélabres, raffinements de toute nature à quoi répond l'éclat d'une lumière dont on ne voit pas de quelle source elle fuse* ». Et pourtant cette lumière décolore, éblouit, au risque de finir en « *endre blafarde* ». Le style de Mohammed Dib s'appuie sur un mode légèrement incantatoire, des phrases brillantes et une forme tantôt interrogative, tantôt exclamative. La narration anticipe l'action, ce qui crée du suspense. En campant des situations antagonistes, Dib définit la terrible condition de l'exilé – une situation inextricable, kafkaïenne, dans laquelle l'étranger se sent fautif, honnis, « *hors de lui* ». Comme dans les épisodes de *delirium tremens*, des insectes et des bêtes rampantes, « *phasmes efflanqués* », grouillent « *de cet horrible trou* ». Le silence est un personnage à lui seul, qui heurte l'édifice social et la comédie des mœurs. Dib capte l'attention par la surprise, la harangue.

Il s'agit également de métamorphose, et le romancier se fait alors entomologiste de l'espèce humaine avec l'apparition de ces hommes-blattes ou hyménoptères, « *habitants de ces fonds (...) carcasses desséchées [qui ont] recueilli la chaleur des derniers rayons du soleil (...) grattent les rochers de leurs griffes, ils font aller leurs tentacules dans un sens, puis dans l'autre (...)* ». Tel le narrateur du *Hors La*, notre protagoniste algérien suppose des existences parallèles, certaines ignobles, et sombre dans une autoscopie proche de la démence, une expérience extracorporelle. Comme chez Maupassant, « *tout est faux, tout est possible, tout est douteux* » [*Lettres d'un fou*, 1885]. Dib trace ensuite une autre piste : son double a-t-il perdu la mémoire, suite à un long exil ? L'emploi de l'anaphore « *vu* » résonne comme un tampon apposé sur un certificat.

Une traversée en bateau permet la rencontre inopinée avec Aëlle, une femme « sphinx », qui nomme notre héros Aëd, mais qu'elle prononce Ed. Voici de nouveau des références au genre (à l'horreur, au vampire) : « *Seuls les grands arbres rêvent tout haut, la fournaise gelée du crépuscule au-dessus d'eux, la mer en-dessous, jamais assez proche, l'engoulevent – un cri pour toute solitude – quelque part. Tout est là, mais le monde rentre en soi ; il est déjà rentré en soi et le silence, d'une douceur de vampire, a fondu sur nous (...)* ». Et encore, tout comme dans le récit du *Hors La*, la présence du double, assassin, un reflet hante et engendre la terreur d'Aëd : « *quelque chose me paraissait enjamber la fenêtre et s'introduire dans la chambre : qu'était-ce ? (...) Et le même poids me pesait sur la poitrine, je me noyais dans une eau sombre, et ce poids m'y enfonçait* ».

Aëd, plongeant en lui-même, en une sorte de rêve-cauchemar éveillé, à la recherche de la Vérité, dans une quête spéculative douloureuse, « *livrera bataille mais seul, sur un terrain vague, dans un désert. Il criera au fond d'un cachot sans murs, et ce cachot tiendra en lui son meilleur prisonnier, son prisonnier exclusif et son cri se perdra dans la voix hors champ qui se sera mise tout à coup à hurler elle aussi : Ne sait pas qu'à l'heure où les tombes vomissent leurs entrailles...* ». Dans un dédoublement permanent, Aëd « *va les yeux dilatés (...) Il surveille tout et ce faisant, se surveille* ». D'où cette identité perdue, hors lieu, étouffante ; une amnésie dans un grand voyage psychopompe.

Yasmina Mahdi